

« AU JOUR LE JOUR

FAIL SAFE

La Jeunesse du président Kennedy, son talent, le charme de sa personne et de son entourage familial rendent son meurtre plus horrible encore. Mais il ne faut pas que la révolte de nos sensibilités nous cache le vrai drame dont l'ampleur dépasse et l'assassin et la victime.

Que la police la plus méfiante et la plus connue pour son luxe de précautions n'ait pu protéger la vie du président, voilà qui devrait servir de leçon à un monde d'autant plus vulnérable que sa complexité et sa solidarité croissantes placent son destin entre les mains de quelques individus.

Le meurtre a eu lieu en un temps de relative détente, il y a quelques années, ce geste de fou aurait pu déclencher immédiatement une guerre mondiale. Même en ce moment, où les pouvoirs surhumains du chef de l'État américain repose sur les épaules mal assurées du président Johnson, il suffit d'un accident de santé, d'un vote hâtif pour que l'irréparable se produise, malgré tous les dispositifs de sécurité, malgré tous les garde-fous.

Ce n'est pas seulement John Kennedy que le meurtrier tenait dans le collimateur de sa lunette, ce pouvait dire aussi le sort de trois milliards d'hommes.¹ »

Besançon le 20/09/08.

L'année 63 est davantage marquée par l'assassinat du président Kennedy que par mon incorporation dans l'infanterie de marine, dite la coloniale, à Fréjus. À partir de là, plus de garde-fou familial, en ce qui me concerne. Je me trouvais lancé dans le grand bain. Avec un sentiment, partagé, entre une certaine libération et la perte de quelque chose d'essentiel. Le tout pour moi, était de bien choisir ceux avec qui j'allais faire ce bout de chemin. Je me liai d'amitié avec un stéphanois sursitaire.

À moins, que ce ne soit lui-même qui m'ait pris en sympathie, sait-on jamais.



Je tiens un livre à la main, sur cette photo et c'est déjà tout un symbole. Ce n'était qu'un polar, certes. Mais cela démontre, pour le moins, l'orientation que j'entendais donner à ma vie dorénavant. L'armée faisait de nous un homme, dirait-on. Au sens où *la grande muette* nous coupait presque totalement de notre milieu familial. L'armée disposait de nous, en effet, sans n'en référer à personne. Elle avait droit à un certain pourcentage de pertes, disaient les formateurs. Nous ne nous appartenions plus, si toutefois cela existe.

Bref, c'est à Fréjus que j'entendis parler d'objection de conscience, pour la première fois. Et pour cause, il y en avait un qui effectuait le double de son temps en prison. Sans éprouver une grande sympathie pour lui, cet engagement me troublait tout de même. Tout ceci n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui.

Tout en redoutant d'avoir à quitter mon cocon familial et régional, j'espérais néanmoins et secrètement que *ma feuille de route* m'offrirait l'occasion de prendre un nouveau départ. C'était presque un engagement vis-à-vis de moi-même. Équivalent en tous points de vue à celui que j'avais déjà pris en emboitant le pas de mes frères aînés. Mais je ne réaliserai celui-là en allant chercher de l'aide qu'en dehors de mon cadre familial et amical. C'est là que se situait la différence à mes yeux. J'en veux pour preuve que je demandai l'outre-mer, au cours de mes trois jours à Macon. Sans courir beaucoup de risques, car la guerre d'Algérie était bel et bien terminée depuis un bon moment déjà. Je ne craignais que la Mauritanie comme affectation où, sans le reconnaître véritablement, l'armée française était ni plus ni moins qu'une armée d'occupation. Et combattue comme telle, par les Touaregs. À moins que ce ne fut par le Polisario³, déjà.

² Photo prise au camp Gallieni, à Fréjus en août 1963. Je venais tout juste d'être incorporé, ainsi qu'on le disait.

³ À la fin de 1975, la Mauritanie se trouva engagée dans un conflit qui la prenait totalement au dépourvu. Il lui fallait administrer un nouveau territoire (le sud du Rio de Oro) abandonné par les Espagnols, et surtout faire face à la guérilla menée par le Polisario jusqu'à l'intérieur des frontières de 1960. Les nationalistes sahraouis, soutenus par l'Algérie, cherchaient à étrangler économiquement et à déstabiliser politiquement le régime d'Ould Dadd.

¹ Dixit le Monde de l'époque.